

Prix Don Quichotte

concours de la nouvelle francophone

LAUREATS
2016

THEME

**photographie de
Vincent Descotils**



**Le jeune homme
et la mémère**
Stéphane Kirchacker

3^{ème} PRIX



Stéphane Kirchacker

3^{ème} PRIX

Après avoir vécu à l'étranger — Tahiti, Londres et Californie — Stéphane Kirchacker habite aujourd'hui à Saclay en région parisienne. Il lit volontiers Céline, Blondin, Dard, Pennac ou Saumont.

À l'adolescence, il s'essaie à l'écriture au travers de jeux littéraires où l'humour occupe le devant de la scène. Le journal Ouest France le récompense alors pour des quatrains décalés. En 2009, il sort un livre intitulé Mosaïque qui décline sous la forme de mini récits différents moments d'une vie à deux.

Depuis l'année dernière, le plaisir de partager ses histoires l'a rattrapé et il a participé à quelques concours de nouvelles.



LE JEUNE HOMME ET LA MEMERE

Au loin, j'entends les sirènes. Pas celles qui vous attirent dans les filets de leurs voix mezzo-soprano. Non, plutôt le genre deux-tons gueulard qui explose les tympanes et invite à filer illico presto. Donc, derrière moi, les avertisseurs de la flicaille ; devant moi, l'autre extrémité de la baie. Ce paysage, je le connais par cœur. Les collines rondelettes narguent les vagues qui, s'engouffrant dans la crique, font carpette aux pieds des feuillus. Mes mouvements de jambes maintiennent mon crâne hors de la flotte. L'eau glougloute sous mon menton, ma caboche tangué et pas une seule de mes idées ne tient debout. Paumé, je pédale sur place, le cul entre deux eaux. Il va pourtant falloir rejoindre l'autre rive à la nage. Tant bien que mal, mes poumons font le plein d'oxygène, et pendant que mon palpitant joue des castagnettes, mon cerveau, lui, tente de maîtriser un corps tétanisé qui n'en fait qu'à sa tête. Ma main droite, crispée, reçoit enfin le message de la tour de contrôle et lâche le couteau. La lame, bercée par l'onde marine, coule lentement le long de ma cuisse. Des stries rouges zèbrent la surface de l'eau. Putain, qu'est-ce que j'ai fait !

La veille, à la brasserie du port.

— Stan, tu t'es tapé la mémère ?

Voilà la question qui titille Léa. Sa seule et unique interrogation, loin de l'idéal censé sous-tendre ce plan tordu. Ils commencent à me courir, tous autant qu'ils sont ! Une tension s'installe. Nico, en bon chef de bande, reprend la main :

— Léa, tu fais chier. On était tous d'accord.

Tous d'accord ? Vite dit. C'est lui qui a tout imaginé. Et si Nico réfléchit comme tout le monde, il trouve des solutions comme personne. Des solutions musclées, à la mesure de son physique taillé pour la baston. Bien que prof de maths, ses travaux pratiques de géométrie se limitent souvent à allonger une droite ou à mettre une tête au carré.

Au début, j'ai été flatté de me voir refiler le rôle du beau gosse. Sans me faire des nœuds à la morale, j'ai enfilé le costume d'appât. Je ne pouvais pas prévoir. Faut dire que Nico n'a pas lésiné au niveau discours de motivation. Il a évoqué une guerre contre un capitalisme pourri qui détruit la planète. Après sa diatribe, on l'a tous fermée. Par trouille. Qui ne dit mot consent, paraît-il. Alors, le chef nous rappelle aujourd'hui qu'on était tous d'accord. Mais aujourd'hui, je mets ma lâcheté de côté :

— Écoute Nico, j'suis sûr qu'il y a d'autres moyens. Laisse-moi lui parler.

Léa bondit de la banquette et tape des deux poings sur la table :

— Putain, la mémère t'a coupé les couilles ! T'as plus rien dans le calbut.

Cette appellation de *mémère* relève d'une jolie trouvaille de Léa. Officiellement,



dans le but de ne pas prononcer le nom de notre cible lors de nos discussions au bistrot. Peut-être pour dénigrer une rivale potentielle. Toutefois, la résonance de mémère me botte ; ça sonne bien plus sexy que *Solange* ! Léa se méfie des autres filles, même si cette « fille-là » affiche quarante-huit printemps au compteur. La mémère pourrait être sa mère. La mienne aussi.

Nico se lève à son tour, pose une main sur l'épaule de Léa pour l'inviter à se rasseoir. Il chope sa chaise, se cale contre moi et envoie la scène du yeux-dans-les-yeux :

— Stan, on peut pas faire confiance à ces gens. Seul le pognon les intéresse ; ils s'en tapent de la nature. Merde, t'as grandi ici ! Tu l'aimes, cette baie ?

— Évidemment !

— Il faut protéger l'océan. On va pas la buter, la mémère. Juste la bousculer et la convaincre de se barrer, elle et son usine de merde. T'as fait un boulot de ouf, craque pas ! Depuis combien de temps, elle t'a pris comme jardinier ?

— Un mois.

Dès notre première rencontre, elle m'a mis la fièvre. Une envie de Nique-Ta-Mémère. Dire que je me fous de ma frangine et de ses *Harlequin*. Il y a peu, je me serais pissé dessus en lisant ce genre de quatrième de couverture : *Qui est Stan, ce bel étudiant en horticulture, qui débarque un jour dans la grande villa de Solange, une riche patronne d'usine ? Il lui demande d'effectuer un stage dans son parc paysager. Au premier regard, le jeune homme tombe fou amoureux de la femme, de vingt-cinq ans son aînée. Elle aussi. Mais Solange ignore que Stan est là pour lui tendre un piège.*

En me balançant dans cette bluette, Dieu se montre optimiste. Et fleur bleue. Bon, si Dieu lui-même ne croyait pas en l'amour, y'aurait de quoi chialer ! Le barbu haut placé doit me tester et me soumettre à l'épreuve du feu (amoureux). Cependant, ma love story avec la mémère n'est pas vraiment calée sur des rails menant au happy end.

Nico garde un œil sur Léa, sa bouche s'entrebâille, aucun son ne sort. Probable qu'il feuillète son dico interne et cherche ses mots. La jalousie se compose de pulsions inflammables et le boss veut éviter l'étincelle avec une Léa explosive. Il poursuit :

— Stan, tu as établi ce lien d'intimité avec la mémère. Son invitation à dîner de demain, c'est du pain béni ! On pouvait pas rêver mieux d'un point de vue timing.

Nico marque une pause. Toute l'équipe me regarde, dépiaute mon âme, tente de déterminer si je vais flancher. Nico continue :

— Le salon de la villa donne sur la plage. Tu nous ouvres la porte-fenêtre à 23h30 pétantes. Nous cinq, cagoulés, on envahit la baraque. Prépare-toi à quelques cocards. Tu feras semblant de tomber dans les pommes. Elle doit pas te prendre



pour un complice. Après, on lui fout la trouille de sa life à la mémère ! On lui explique, que lundi, au conseil d'administration, elle doit se débrouiller pour que l'arrêt de l'usine soit voté. Elle a toutes les cartes en main pour le faire. On lui dira que si elle nous plante, on la retrouvera pour la buter. J'aurai mon calibre pour lui montrer qu'on rigole pas.

Un commando écolo, une romance, et moi entre les deux. Ce grand écart moral me torture. Ce n'est pas ma relation avec Léa qui me pose problème. Avec la lolita, on se deale du crac-boum-hue sans contrat d'exclusivité. Ce n'est pas de l'amour, c'est de la distraction. À vrai dire, cette poupée gonflée d'orgueil m'utilise non pas comme sex toy, mais comme sex tool. Un outil de mesure de son sex-appeal. Ma récente indifférence à son égard la rend dingue ! Avant la mémère, Léa avait sur moi le pouvoir attractif d'une confiserie. Combien de fois ai-je léché sa peau-Chamallow, mordillé ses tétons Tagada et dévoré son bonbon, lisse, luisant, pareil à une Chupa Chups lait fraise ? Seulement, les bonbecs, ça lasse. Jusqu'à l'écœurement.

Ces pensées ricochent dans mon crâne lorsque je quitte le café et le groupe. Je suis certain que Nico, Léa et les autres me zieutent et bavassent sur mon compte. Ces activistes sont des cinglés prêts à tout ! Nico a même envisagé le viol pour faire pression. Une fois hors de leur champ de vision, je bifurque. Direction : la villa de la mémère.

Les nerfs collés, j'appuie sur la sonnette. Ma conscience ou mon amour, peut-être les deux, me poussent à lui causer. Elle ne peut être la femme cynique décrite par Nico ! Le verrou couine, le lourd battant s'écarte, la mémère apparaît. Je l'appelle mémère uniquement dans ma tête ; je lui expliquerai un jour la poésie de ce nom. Pour l'heure, je lui refile du Solange :

— Solange, je peux te parler ?

Mon goût pour sa féminité vintage se confirme : rousseur flamboyante, silhouette étirée, déhanchement hypnotique ; mes fantasmes projettent Rita Hayworth dans Gilda. Ce cinoche noir et blanc me fait voir la vie en rose. La joie éclaircit les pupilles de la mémère, ses lèvres font éclore un sourire :

— Stan, que fais-tu ici ? Tu tombes mal, je suis avec mon avocat, je prépare le conseil d'administration de lundi.

Et merde. Son regard se pose sur la bosse enflant mon pantalon :

— Là, dans ta poche, c'est un revolver ou t'es juste content d'me voir ?

— Quoi... non... qu'est-ce que tu ... c'est mon téléphone !

Elle pouffe et me prend la tête entre ses deux mains :

— C'est une réplique dans un western avec Cary Grant. Je me doute bien que t'as



pas un flingue sur toi et que t'es pas venu me braquer !

Ma culpabilité reprend du poil de la bête. Si elle savait. Elle me murmure à l'oreille :

— Bouge pas.

Elle s'engouffre dans la chambre à coucher, au fond du couloir. Elle revient et me tend un coffret. Je soulève le couvercle et tombe sur une culotte brésilienne.

— Je l'ai portée toute la journée. Tu pourras penser à moi en attendant demain...

Je me suis installé au sommet de la dune. Ma dune. Le point de vue domine la mer. J'y ai pris mes plus grandes décisions. Cette baie m'a vu grandir. Il y a vingt ans, mon père s'est battu pour la fermeture de l'usine. Avec succès. Mais l'année dernière, la société Alfusio a obtenu l'accord pour rouvrir le site industriel. Cette autorisation a été assortie d'une période probatoire, destinée à prouver que les nouveaux procédés garantissent désormais que les rejets dans l'océan sont exempts de toute nocivité environnementale. Sur la base de résultats scientifiques recueillis ces derniers mois, une prorogation de l'activité doit être votée lundi lors du conseil d'administration où siègent représentants des collectivités locales et cadres d'Alfusio. Nico assure que l'entreprise a pipeauté les études et graissé la patte aux politicards. Bien entendu, la patronne d'Alfusio affirme le contraire. La patronne d'Alfusio, c'est la mémère.

Le cul dans le sable, la tête dans le vent, je réfléchis. Les embruns, fouettés par les rafales, se déposent sur les herbes hautes. Je roule entre mes doigts la culotte de la mémère ; je l'approche de mes narines dilatées. J'y retrouve le parfum du large, le sel, un fumet légèrement aigre. Ces effluves se mêlent aux éléments naturels de la baie. Perché sur ma dune, au milieu des herbes sauvages, je m'imagine lilliputien sur le mont de Vénus de la mémère. Je kiffe la mémère parce qu'elle exhale une sensualité marine.

Soudain, mon élan érotique est flingué en plein vol par un sachet de bonbons vide qui pique en rase-mottes et atterrit à mes pieds. Un sentiment de colère me gifle et m'expulse de mes fantasmes. Saloperie de plastoc. Saloperie de pollution. Puis, très vite, mon ciboulot relie les bonbecs à Léa, et Léa au commando. Bizarre, ces associations d'idées ! J'y décèle un signe pour choisir mon camp. Une option à confirmer le lendemain...

Si l'amour rend aveugle, il rend sourd également. Pendant le dîner, j'ai interrogé la mémère et elle l'a joué franco à propos de l'usine. Elle m'a déballé que les nouveaux procédés chimiques permettent *presque* de ne plus polluer la mer. *Presque*. J'ai zappé l'adverbe. Une fois ce mot retiré, je peux fumer le calumet de la paix avec ma conscience ; la phrase de la mémère sonne nickel : *les nouveaux procédés chimiques permettent de ne plus polluer la mer*. Le *presque* peut aller se



faire foutre ! Nul besoin d'un sonotone quand on écoute avec son cœur.

Bien sûr, les études techniques sont biaisées et les élus locaux ont été arrosés. Elle m'a lâché : « Le business marche comme ça ! » Ses révélations n'ont pas influé sur ma décision prise la veille. Au contraire. Me livrer ces éléments compromettants, c'était une manière de se livrer tout entière à moi, sans réserve. Un acte d'amour.

Lorsqu'on est amoureux, le plus compliqué, c'est le dernier pas. Celui qui interdit tout retour arrière, celui qui vous précipite dans le vide. Je l'ai fait. Je me suis approché de la mémère, et moi aussi, j'ai craché le morceau.

Après nos aveux respectifs, la mémère a pris les choses en main et m'a donné ses instructions. En discutant avec elle, j'ai réalisé à quel point ces barjots d'écolos se révélaient dangereux. Il fallait les mettre hors d'état de nuire. Tandis qu'elle appelait les flics, je suis allé dans la cuisine chercher un couteau. L'amour ne vaut pas plus tripette que la haine. Coup de foudre ou pétage de plombs, ça grille les neurones.

23 h 20. Le portable de la mémère vibre :

— Vous êtes là dans trois minutes ? Très bien. Dès que j'éteins la lumière, vous intervenez. Ne traînez pas, je risque ma peau.

Elle raccroche et me détaille la suite des opérations :

— Les policiers arrivent. Mets-toi en maillot, prends le couteau. Tu files par la porte arrière pour éviter de croiser tes copains ou les flics. Aux flics, je leur ai parlé d'une dénonciation anonyme pour ne pas t'impliquer. Le couteau, c'est si tu tombes sur un de tes petits copains. Juste pour leur faire peur ! Tu déconnes pas, hein ! Mais normalement ils sont tous planqués derrière la baie vitrée, c'est ça ? Tu traverses la crique à la nage. C'est plus sûr pour ne croiser personne. À 23 h 30, j'ouvre moi-même la porte-fenêtre et j'éteins la lumière. Les poissons rentrent dans la nasse et les flics les cueillent...

En slip de bain, mon canif à la main, je ressemble à Tarzan, ou plus vraisemblablement à l'ombre de celui-ci : un Tarzan aphone et domestiqué. Je me débène par la porte de derrière. La pleine lune éclaire mon chemin.

Je galope jusqu'à la mer. Pieds nus, en silence. L'eau froide me saisit d'abord les chevilles. Puis, je nage sans parvenir à desserrer ma pogne droite, crispée sur le couteau. Enfin, je m'arrête. Pour reprendre mon souffle. Et mes esprits. Derrière moi, les sirènes des flics hurlent. Nico, Léa et les autres ont dû être interpellés. Je relâche le couteau, et alors que la lame pénètre dans l'eau, j'aperçois les zébrures rouges sur l'océan, éclairées par la lune. Tous les quinze jours, Alfusio reverse son trop-plein de déchets dans la crique. Les vannes de l'usine d'aluminium évacuent



cochonneries en tout genre, notamment des poussières de bauxite. Ce soir, quelle ironie ! Ces particules rouges surnagent en plaques. J'y vois une flaque de sang, la preuve de mon crime contre la mer. Les relents toxiques des boues rouges me picotent les narines. L'électrochoc olfactif zigouille mon obsession amoureuse ayant rêvé la mémère sous les traits d'une Rita Hayworth aux senteurs marines. La mémère est morte. Ne reste que cette salope de Solange !



Médiathèque Jacques-Baumel

**15-21 boulevard Foch
92500 Rueil-Malmaison**

**Téléphone 01 47 14 54 54
www.mediatheque-rueilmalmaison.fr**

**Retrouvez le prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr/>**